Docteur Ahmed Hamdi MOUSSA
De la Faculté de Médecine de Paris

226

LA FOLIE DE NIETZSCHE

Son Influence sur ses OEuvres

— PARIS —
LIBRAIRIE M. LAC
ÉDITEUR
26, rue Monsieur-le-Prince (VI^e Arr.)
1928

La Folie de Nietzsche

Son Influence sur ses Œuvres

Docteur Ahmed Hamdi **MOUSSA**

De la Faculté de Médecine de Paris

LA FOLIE DE NIETZSCHE

Son Influence sur ses Œuvres

— PARIS —

LIBRAIRIE M. LAC

ÉDITEUR

26, rue Monsieur-le-Prince (VI^e^ Arr.)

1928

A LA MEMOIRE DE MON PERE

29 mars 1928.

A MON PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur JEANSELME

Qui a bien voulu accepter de nous faire l'honneur de présider notre soutenance de thèse. Nous le prions de croire à l'expression de notre respectueuse reconnaissance.

La Folie de Nietzsche. - Son Influence sur ses œuvres

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE NIETZSCHE. SA VIE D'ETUDIANT. SON PROFESSORAT A BALE. QUAND CONTRACTA-T-IL LA SYPHILIS ? LA PARALYSIE GÉNÉRALE QUI EN RÉSULTA A INFLUÉ SUR SON GÉNIE.

Antécédents héréditaires

Frédéric-Guillaume Nietzsche naquit à Röcken, en Thuringe, sur les confins de la Prusse et de la Saxe.

Son père descendait d'une famille de protestants polonais réfugiés en Allemagne au XVIIe siècle. On en a déduit que son type physique et son caractère imaginatif en provenaient.

Nietzsche prétendait par vanité que ses aïeux étaient des nobles, et les Nietzschéens saisissent ce prétexte pour expliquer sa passion de l'aristocratie qui lui aurait été transmise par atavisme.

Il appartient à une famille où la longévité fut fréquente. La plupart des frères, sœurs et ascendants de son père ont dépassé soixante-dix, quatre-vingts ou même quatre-vingt-dix ans; même longévité se constate dans la famille de sa mère; et on ne signale aucun cas d'aliénation mentale parmi ses ascendants.

A l'opposé, le père, pasteur, mourut à 36 ans. Il fit une chute un soir d'août 1848, éprouva des douleurs de tête lancinantes: d'aucuns affirment qu'il en devint fou. Il eut une accalmie au printemps de 1849, en juin une rechute, et il mourut le 30 juillet 1849.

Quel diagnostic ? Les uns parlent d'encéphalite, les autres de ramollissement cérébral ou d'apoplexie. Certains pensent à la syphilis.

Deux ans après — en 1850 — Joseph, frère de Frédéric, mourait d'une crise de nerfs.

Frédéric Nietzsche aurait été un hérédo-syphilitique.

Antécédents personnels. — Son caractère

Quand il perdit son père, il avait cinq ans. Passons sur sa jeunesse à Nambourg, près d'Iéna, puis son internat au Collège voisin comme boursier (1858-1864).

Sur son caractère dans sa jeunesse, nous avons les récits de sa sœur, Madame Forster, et ses appréciations. Il fut, selon elle, un enfant sage, taciturne, stoïque, aimant, une nature d'élite ! Pourtant c'est un névrosé. Il avait comme nous avons dit, cinq ans lorsque mourut son père. Il rapporte qu'il en était devenu triste et nerveux. « Toute joie, dit-il, s'évanouit de nos cœurs et une tristesse s'empare de nous ».

Il aurait eu le don des pressentiments. A l'âge de 14 ans il vit en un rêve la tombe de son père s'entrouvrir et celui-ci, marchant dans son linceul, venir chercher son petit frère et l'emporter dans ses bras. C'est peu de temps après ce cauchemar (décrit dans une de ses lettres) que son frère tomba malade d'attaques de nerfs, mou-

rut, et fut déposé dans le caveau de son père (Syrieix de Villers).

Frédéric Nietzsche était suggestionnable au point qu'en jouant à la bataille avec une petite amie, il la blessa sérieusement d'un coup de javelot hellénique (Andler).

D'après ses biographes, il était religieux mystique, et ses camarades le surnommaient le petit pasteur. Le doute religieux ne l'aurait envahi que vers 17 ans. Pourtant lui-même affirme tantôt qu'il n'a jamais eu de sentiments religieux, tantôt qu'il en a eu beaucoup.

Il aime la musique et veut se faire musicien. Sa mère l'en détourna. Il aima toujours taper sur le piano, mais les sons qu'il rendait n'étaient pas appréciés de tous, notamment de Wagner. Il aurait eu le goût sans avoir l'aptitude.

Malgré la maladie, les souffrances, les épreuves, son caractère fut et resta toujours d'une extrême bonté; caractère exquis, de l'avis unanime, et amitié délicieuse même aux plus fortes atteintes du mal. Les documents biographiques publiés par sa sœur nous montrent en lui, sous le « superhomme », sous l'ennemi acharné de la compassion et de la bonté qui conseillait « Devenez durs », un brave homme, bon fils, bon frère, bon ami, excellent patriote, charitable au point de se dépouiller de tout, compatissant au point que la pensée des souffrances d'autrui lui était plus douloureuse que les siennes propres.

Nous avons encore le témoignage de Franz Servaes, qui a interrogé à Sils Maria l'hôtelier de Nietzsche. Celui-ci était toujours aimable, content, peu difficile à satis-

faire. Il ne se plaignait pas des attaques de son mal qui se répétaient deux à trois fois dans la saison; pourtant c'étaient des céphalalgies spéciales qui le retenaient bien des jours au lit, et le laissaient tout-à-fait misérable. Quand il se levait, il était sensible à la lumière, vivait en une chambre sombre, mangeait peu (Möbius 145).

Il faut lui comparer le caractère de sa sœur Lisbeth, depuis Mme Forster, qui fut tout l'opposé du sien.

Elle est jalouse, manque de tact. Elle montre par la suite un esprit positif, pratique, sans envolée, un caractère décidé et énergique. Elle ne partage aucunement les idées de Nietzsche de son vivant, celui-ci l'expulse même de sa maison; elle avait reçu de lui le surnom de Lama, animal fier et altier (Vox Speyr). C'est pourtant elle que Lichtenberger regarde comme l'amie et la confidente de son frère ! A la mort de ce dernier, elle comprit tout le parti qu'elle pouvait tirer de ses papiers, de son héritage intellectuel, et on sait à quel point elle réussit dans cette entreprise. Par tous moyens elle s'en assura l'exclusivité; dernièrement elle fit un procès retentissant au professeur Bernoulli qui avait publié des lettres de Nietzsche à Overbeck, et obtint par jugement de faire caviarder ces lettres dans le livre. Les critiques littéraires tendent trop à accepter aveuglément tous les dires de Mme Forster sur son frère.

Sa jeunesse, sa syphilis

A dix-huit ans (1862), Nietzsche se rend à l'Université de Bonn avec deux camarades qui partagent ses goûts.

Comme tous les étudiants allemands, il s'enrôla dans une corporation, la Franconia, but force chopes, suivit des cortèges musique en tête, fit des parties de bateau sur le Rhin, eut un duel qui le balafra.

Par la suite, disent ses apologistes, il fut scandalisé par cette vie tumultueuse et quelque peu orgiaque; il réprimanda ses collègues et leur prêcha la vertu. Ceux-ci le trouvèrent un mentor trop sévère et le forcèrent à s'éloigner. Pour d'autres il contracta alors la syphilis ? Il fut, il est vrai, malade durant plusieurs semaines, mais on dit par la suite qu'il aurait eu un rhumatisme articulaire aigu.

D'octobre 1865 à 1867, il continue à Leipzig ses études de philologie. Puis il fait un an de service militaire (1867-68).

Il est admiré par son maître Ritschl pour son mémoire sur Théognis; il prend son doctorat sans passer par le stage de privat-docent. Sur la recommandation de Ritschl, il est nommé en février 1869 professeur de philologie classique à l'Université de Bâle, et y fait le 28 mai 1869 sa leçon d'ouverture.

Dès cette époque il montre de la vanité, aime la solitude, a un caractère instable et souffre de douleurs de tête; mais tous ceux qui le fréquentent le regardent comme un être débordant d'intelligence.

Il est réformé pour faiblesse de la vue et parce que naturalisé suisse. Durant la guerre de 1870, il s'engage comme volontaire ambulancier. Il ne sert pas longtemps. Nous savons qu'il séjourna durant une grande partie de la guerre à Bâle. Il part le 12 août pour Erlanger, et

deux semaines après pour la France. Le 25 octobre il est de retour à Bâle puisqu'il prend à la bibliothèque un grand nombre de livres.

Il reste à se soigner tout l'hiver de 1870-71. Il a de l'insomnie et une dysentérie mal guérie ? au point qu'il prit un congé en février pour aller en Italie avec sa sœur. Il séjourne six semaines à Lugano. Pour quelques auteurs, c'est durant la campagne de France qu'il contracte la syphilis; pour d'autres c'est à Bâle où il aurait reçu des soins de son collègue le docteur Immermann, professeur à l'Université. En réalité, on ignore où et quand débuta chez lui ce mal. On sait qu'il l'eut simplement parce qu'il devint paralytique général.

Faisons dater sa syphilis de 1870, il mourra en 1900 et vivra donc avec durant 30 ans. Dans ce laps de temps, à quel moment débute la paralysie générale ?

Pour quelques syphiligraphes, la lésion du cerveau est précoce; dès le chancre, il y a leucocytose du liquide céphalo-rachidien; et à l'autopsie, quelques semaines après le chancre, on peut trouver une méningo-encéphalite. On observe déjà quelques symptômes : le caractère change, un orgueil démesuré survient... en même temps des céphalalgies, des insomnies. Les auteurs classiques n'admettent la paralysie générale que lorsque des signes évidents et nombreux éclatent. Naturellement le début est difficile à préciser. Pour Nietzsche il se marque entre 1882 et 1885.

Le vulgaire et les parents du malade ne croient à l'existence du mal qu'à la période de démence : celle-ci survint chez Nietzsche en 1890.

Quelques-uns, mieux avertis, commencent à se méfier quand le malade a de la folie des persécutions, de la mégalomanie, du délire par intermittence. Ces signes furent nombreux chez Nietzsche de 1885 à 1890.

Influence de la paralysie générale sur le génie

On a longtemps pensé qu'elle n'avait qu'une influence destructive. Puis on s'est demandé si, à la période d'excitation, au début, cette influence n'était pas favorable.

Aujourd'hui les psychiâtres pensent que oui, après l'avoir longtemps nié. De plus ils ont longtemps cru que l'attaque par le tréponème était tardive, qu'elle ne se produisait qu'à la période tertiaire. On sait aujourd'hui qu'elle se fait dès le début. On trouve une leucocytose du liquide céphalo-rachidien et il se produit des céphalalgies intenses surtout nocturnes.

La syphilis peut d'une façon précoce exalter l'intelligence. D'autre part dans le même temps elle put produire un changement du caractère et de plus quelques troubles vésaniques, un peu de folie.

Les intellectuels non médecins, et comme eux les critiques littéraires confondent folie et démence. Ils croient que la mentalité reste saine jusqu'à ce que survienne la démence qui termine la paralysie générale. Avec ce préjugé ils nient les premiers troubles souvent minimes.

Les observations suivantes montrent bien ce début :

Tout d'abord celles de quelques médecins contemporains. L'un deux, brillant agrégé, fut nommé médecin en chef d'une exposition universelle; plusieurs de ses

travaux, et non des moindres, furent faits à la période prodromique de la paralysie générale.

Un deuxième, qui mourut d'artérite syphilitique, écrivit peu avant la démence finale un livre plein d'érudition, de sens critique et de vues ingénieuses sur l'histoire de la goutte et du rhumatisme, alors qu'il n'avait auparavant réalisé que des œuvres insignifiantes.

Un troisième fut au début de ses études médicales élève médiocre et paresseux, insouciant, plutôt borné. Sitôt après une syphilis avec chancre buccal, il changea de caractère, devint actif, habile, entreprenant; en même temps se manifestait une mégalomanie qui le faisait regarder comme fou par son entourage. Il se proclamait le Napoléon de la chirurgie. Et, durant onze ans, dans une grande ville de province il eut la plus brillante carrière. Puis il éprouva un premier accès et dut entrer dans un asile pendant deux mois. Il en sortit en apparence guéri, eut assez d'habileté pour reconstituer sa clientèle et reprendre pied dans une ville ou son histoire était connue. Un an après, une seconde attaque le terrassait définitivement. (Dr. Félix Regnault, Avenir Médical illustré de Paris, 1907 p. 139).

D'autre part, J. Audrain, de Caen (Chronique Médicale 1911 p. 134) rapporte :

« Il est un peu délicat de venir affirmer que la syphilis puisse exercer une influence favorable sur la puissance intellectuelle de beaucoup d'hommes célèbres, et qu'elle entre pour une part dans les créations du genie. L'ostracisme sot et ridicule dont est frappée cette maladie maintient autour d'elle une pénombre qui en cache les

effets et les suites lointaines. Pourtant si l'on observe en bloc les familles des hérédo-syphilitiques, il s'en dégage un ensemble tellement spécial qu'il faut bien lui faire une place dans le cadre nosologique. »

Ce grand observateur, et combien ironiste, que fut Anatole France, a écrit quelque part (dans Jocaste), sous forme de paradoxe, il est vrai, cette phrase singulière : « La paralysie générale fait seule les grands hommes ».

Non, la paralysie générale ne fait pas les hommes illustres; mais la syphilis crée la suractivité fonctionnelle; elle fait les intelligences plus actives, puis trop actives, jusqu'à ce qu'elles sombrent dans l'excès même de leur exaltation.

On y retrouve non seulement les caractères d'exaltation psychique, mais on les retrouve avec un type d'accès périodiques qui souligne leur nature pathologique. Il s'agit là de véritables crises d'activité intellectuelle de plus en plus rapprochées jusqu'à l'étape finale.

On peut analyser ainsi le mécanisme de la paralysie générale : on trouve d'abord l'affluence des idées, puis leur confusion, puis la prédominance des idées en rapport avec la personnalité, idées de crainte ou d'orgueil soit isolées, soit réunies et associées.

Nous allons suivre chez Nietzsche l'évolution de la paralysie générale en notant l'influence qu'elle eut sur ses œuvres.

CHAPITRE II

PERIODE WAGNERIENNE DE LA VIE DE NIETZSCHE
(1869-1876)

On divise la vie productive de Nietzsche en plusieurs périodes. La première (1869-1876) est la période Wagnérienne.

Les premières atteintes du mal

Les premières atteintes de la paralysie générale s'étaient manifestées chez lui en février 1871 par des migraines violentes avec insomnies, troubles de la vue, nausées, maux d'estomac. Elles influèrent d'une façon précoce sur son caractère. Par contre on ne relève aucune conception délirante dans ses premières œuvres. Il faut dire qu'en règle elles y apparaissent moins aisément que dans la conversation qui est spontanée et où on n'a point le temps de se corriger.

Ses amitiés

Pour savoir si la maladie a de l'influence sur ses productions, il faut distinguer les influences normales qui

agirent sur sa mentalité. On a beaucoup étudié celles qui provinrent de ses amitiés et de ses lectures. Elles lui étaient nécessaires et elles furent toujours peu nombreuses et intenses.

On cite à Bâle, Paul Deussen auquel il dut son érudition hindoue, Karl von Gersdorff, un hobereau cultivé, Romundt qui entra dans les ordres, ce que Nietzsche regarda comme une trahison, Erwin Rohde qu'il avait déjà connu à Leipzig. Ce dernier conte une confidence de Nietzsche en 1869 « qui se sent devenir un virtuose dans l'art des promenades solitaires et dont l'amitié a quelque chose de pathologique ».

Après la guerre, à Bâle, il se lie avec Overbeck et Jacob Burckardt. Celui-ci, qui était quinquagénaire quand Nietzsche avait 25 ans, faisait consister la grandeur historique d'une nation dans son triomphe cérébral et artistique.

L'amitié décisive, il la lie avec Wagner. Il avait vingt-quatre ans et Wagner cinquante-cinq, quand la première entrevue eut lieu en novembre 1868 à Leipzig, chez Mme Brockhaus, sœur du compositeur, où l'avait convié un ami. Puis Wagner se fixe à Tribschen, près de Lucerne. De Bâle à Lucerne la distance est courte. Nietzsche fait de 1869 à 1872 23 visites à Wagner.

Ses auteurs favoris

Avec l'influence directe des amis, il y a celle des auteurs favoris. Pour connaître les lectures de Nietzsche on a relevé la liste des livres qu'il emprunta à la biblio-

thèque de Bâle de 1869 à 1879 (Albert Lévy). Il lisait beaucoup, mais par intermittences. En octobre 1869, il emprunte un livre; en novembre 1870, quarante-trois, etc. On en a noté plusieurs auteurs favoris : Goethe, Schiller, Kleist, Fichte, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld, Fontenelle, Chamfort, Stendhal.

On a beaucoup insisté sur le philosophe Stirner comme étant le précurseur de Nietzsche : il a en 1845 développé ses théories du culte du moi et de l'individualisme. Mais nous n'avons pas de documents qui permettent d'affirmer que Stirner ait eu une influence sur lui. Nietzsche ne cite jamais le nom de Stirner dans ses œuvres, ni dans sa correspondance. Il résulte simplement du témoignage d'une ou deux personnes (Prof. Speyr) qui ont connu Nietzsche à Bâle que le philosophe a parlé de Stirner vers 1874, dans ses cours.

Nietzsche a été enthousiaste d'Hoelderlin qui professait de l'aversion pour le christianisme, était poète lyrique et devint fou à 32 ans.

Il a été enthousiaste d'Emerson, poète et philosophe.

Il a découvert Schopenhauer en achetant par hasard son livre, et adopta ses théories sur l'entité première : la cause de tout est la volonté.

Ses admirations se faisaient d'emblée, comme les dégouts qui les suivaient « Ma confiance en lui (Schopenhauer), dit-il, fut soudaine et aujourd'hui elle est encore la même que celle qu'elle était il y a neuf ans. Je le compris comme s'il avait écrit à mon intention. »

Il aurait appris par Schopenhauer à se connaître un peu mieux lui-même. Schopenhauer a eu une action

profonde sur lui. Mais il ne l'a pas suivi en tous points. Il cite de lui cette phrase : « Il faut qu'un philosophe soit très loyal pour ne se servir d'aucun accessoire poétique ou rhétorique ». Lui, au contraire, a usé de ces accessoires.

Il le regarda longtemps comme le défenseur de la vérité. Il considérait trois idéaux humains : celui de J. J. Rousseau, celui de Goethe, et celui de Schopenhauer.

Ses amours ?

Il se lie aussi avec les femmes, mais ces amitiés sont rares.

Il fait la connaissance de Mlle Malwida de Maysenburg en 1872. Quand il reçoit d'elle les « Mémoires d'une Idéaliste », qu'elle vient de publier, il lui écrit : « Vous étiez devant moi comme une forme supérieure de mon être, une femme très supérieure et qui pourtant sans s'humilier m'encourageait. Ainsi vous traversiez mes pensées et mesurant ma vie à la vôtre je sentais mieux ce qui me manque tant et tant ! »

Il fit encore la connaissance à Bayreuth d'une jeune femme à laquelle il adressa des lettres empreintes d'un charme pénétrant et d'une exquise délicatesse de sentiments.

Mais ses inclinations vers une personne de l'autre sexe, si charmante qu'elle put être, se transformaient vite en une douce et cordiale amitié.

Son amitié ne durait point, pas plus pour ses amis

que pour ses amies, pas plus son amitié pour ses maîtres que son enthousiasme pour les grands philosophes disparus. Ses revirements à l'égard de Wagner ne sont que le cas le plus grave d'un état d'âme qui s'est partout et toujours manifesté.

Pourtant on ne peut dire que, dès l'éclosion de son mal, Nietzsche eût perdu tout appétit sexuel.

Les Nietzschéens assurent qu'il aima Mme Cosima Wagner d'un amour respectueux et transi.

Il proposa le mariage à une de ses amies et admiratrices, Mlle Lou Andréas Salomé, à qui il confia pendant quelques temps ses angoisses intellectuelles et morales. Mlle Lou Salomé ne lui cacha pas sa préférence pour son ami Paul Rée, préférence qu'il qualifiera de trahison. Elle vit des signes de folie chez son ami et se déroba à une union absolue avec lui tout en lui gardant une amitié compatissante.

On a tout avancé sur Nietzsche, jusqu'à prétendre qu'il était homosexuel. On expliquerait ainsi les brouilles sensationnelles qu'il eut avec ses amis, mais on les explique mieux par les seules altérations morbides du caractère. Cette assertion a été lancée par le Dr. Renaud de Lausanne, qui incrimine en même temps Peter Gast, son éditeur. Mais les Professeurs Bernoulli, de Bâle, et Von Speyr, de Berne, qui avaient été mis en cause, ont protesté vivement. Il faut rejeter cette hypothèse (Revue Moderne de Médecine et de Chirurgie, 1927 p. 368; et 1928 p. 107). Cependant la vérité oblige à reconnaître qu'il eut des amis homosexuels. Le Professeur Von Speyr l'indique pour Burckardt, et on sait que cette

accusation a été portée contre Wagner : quand le grand musicien mourut, on trouva dans sa chambre une garde-robe extraordinaire et que certains prétendent significative.

En réalité, la vie sexuelle de Nietzsche nous est à peu près inconnue. Nous savons seulement qu'il contracta la syphilis. Où et comment, nous l'ignorons. Nous savons encore qu'il fut probablement hérédo-syphilitique. Or, syphilis acquise par un hérédo-syphilitique tourne aisément à la paralysie générale.

Il semble que Nietzsche ne sut pas qu'il avait contracté la syphilis, car il attribua ses migraines et tous ses accès maladifs au mauvais héritage qu'il tint de son père.

Dans l'œuvre de Bernoulli sur Nietzsche et Overbeck, dans les pages caviardées par suite de la plainte de Mme Forster-Nietzsche (on peut lire malgré le caviar grâce à certains procédés chimiques) son ami Peter Gast écrit au directeur de l'asile où Nietzsche, devenu dément, a été interné, pour lui dire qu'il sait la cause de son mal et il sous-entend la syphilis. Comment le savait-il ? Mystère.

L'origine de la Tragédie

La première œuvre de Nietzsche, « l'Origine de la Tragédie », fut conçue et exécutée lentement, à l'inverse d'œuvres postérieures. En janvier et février 1870, à Bâle, il en posa les assises dans deux conférences. Il y travailla en 1870, durant la guerre, et l'acheva de février à avril 1871. Les derniers chapitres furent ajoutés en Novembre

et décembre, et le livre parut fin décembre (Henri Albert). Ses théories ont déjà quelque originalité :

L'humanité doit toujours travailler à mettre au monde des géniaux.

Aujourd'hui comme en Grèce la production de types supérieurs d'humanité exige l'oppression du plus grand nombre.

L'idéal hellénique doit être notre idéal. Le penseur doit être un philosophe tragique qui montre dans la nature une puissance redoutable et souvent malfaisante.

La culture grecque est supérieure à toute autre.

Il part de la philologie vers un but plus vaste : faire revivre l'âme de la Grèce antique.

Il distingue les deux esprits apollinien et dionysiaque :

1°. — L'homme a le pouvoir de créer en lui des images du monde, des visions, des rêves qui lui causent une joie artistique. C'est l'esprit appolinien.

2°. — L'ivresse ou extase que cause en lui le sentiment de son union avec la nature est l'état dionysiaque (de Dionysos ou Bacchus).

De l'union de ces deux esprits est né le drame d'Eschyle et de Sophocle. L'esprit socratique a tué ce drame; d'où le drame d'Euripide.

Les spécialistes relèvent dans son œuvre une documentation très étendue. Si on y joint ses cours, ses conférences ses recherches sur d'autres sujets, ses projets, ses plans pour des travaux nouveaux qui restèrent à l'état d'ébauches, en assiste à une prodigieuse activité. Cette activité s'exerce par la méthode normale classique des

professeurs d'Université : lectures, travaux de recherches, construction laborieuse de l'œuvre. Le style ne consiste pas encore en phrases courtes, brèves. Elles sont longues, à plusieurs périodes, encore proches de l'allemand classique. Les phrases se lient entre elles, elles ont un but, visent une démonstration.

On a le droit de dire que c'est l'œuvre d'un nerveux, d'un névrosé, non d'un fou. On peut attaquer les idées qu'elle exprime, et dès son apparition, elle fit scandale parmi les savants et fut âprement critiquée. Les passions se déchaînèrent, avec elles les injures, les grossièretés sur l'œuvre, Son maître vénéré Ritschl lui-même relève ses exagérations et lui écrit que la science est au même titre que l'art une œuvre glorieuse du genre humain. L'évolution grecque , si privilégiée qu'on la jugeât, n'est pas l'unique modèle de l'évolution humaine, etc.

Nietzsche résiste. Il va écrire à Ritschl cette lettre d'une insolente présomption :

« En attendant j'exprime la conviction où je suis qu'il faudra plusieurs dizaines d'années avant que les philologues sachent comprendre un livre aussi ésotérique et aussi scientifique au sens le plus élevé de ce mot » (Andler).

Plus tard Nietzche lui-même sera pour cette œuvre d'une sévérité excessive. Il écrira en 1886 : « Ce livre me paraît aujourd'hui un livre impossible — je le trouve mal écrit, lourd, pénible, hérissé d'images forcenées et incohérentes, sentimental, édulcoré ça et là jusqu'à l'efféмination, mal équilibré, dépourvu d'effort vers la pure

logique, très convaincu et à cause de cela, se dispensant de fournir des preuves, doutant même qu'il lui convienne de prouver, en tant que livre d'initiés ».

Appréciation injuste qui montre le déséquilibre mental de son auteur.

La mégalomanie

« L'Origine de la Tragédie » n'a pas de succès de librairie, personne ne l'acheta. De plus Nietzsche perdit Wagner, qui alla à Bayreuth.

Déjà son excitation mentale n'échappe point à ses amis, pas plus que son hypertrophie du moi. En 1873 Treitschke, l'historiographe prussien, écrit à Overbeck : « Quel malheur pour toi que tu aies rencontré ce Nietzsche, ce détraqué mordu jusqu'à la moëlle par la folie des grandeurs ! » Le mot « folie des grandeurs » indique le diagnostic : paralysie générale au début.

Comme philologue, il affirme que lui seul s'entend à la philologie ; admirateur de Schopenhauer, il n'admet pas que personne ait le droit de l'admirer. Quand il deviendra Wagnérien, il déclarera que les Wagnériens sont des sots dont « aucun n'est mûr pour comprendre opéra et drame ».

La part de la folie chez Nietzsche

Sa mégalomanie n'est pas constante. Il a des crises d'humilité, comme en 1877 quand il écrit à Seydlitz : « Vous trouverez un homme très sensible et qui n'a pas une bien haute opinion de soi ».

Il se juge encore sévèrement quand il reconnaît son caractère de mauvaise humeur ; dans une lettre de 1874 à Mlle Meysenburg : « Quelle sera mon humeur quand seulement j'aurai expulsé de moi tout ce qui sy cache de négatif et de révolté ! »

Les « Considérations Inactuelles »

En 1875, il a des crises d'insomnie et de migraines, elles deviennent plus violentes.

C'est en cet état que de 1872 à 1875 il rédige les fragments d'un livre sur la philosophie dans l'âge tragique de la Grèce. Ils ne furent publiés qu'en 1896.

De 1873 à 1876, il écrit les « Considérations Inactuelles ». Il commença en mai 1873 à son retour de Bayreuth, indigné qu'il était de l'indifférence des Allemands à l'égard de Wagner.

Sa première considération fut rédigée rapidement au mois de mai 1873. Elle est un pamphlet contre le docteur David Strauss. Il débute par une appréciation du peuple allemand qui fut très goûtée des Français : « On a cru, dit-il, que la culture allemande a été victorieuse. Or la raison de la victoire réside dans la discipline, la bravoure, l'endurance, et il ne peut être question d'une victoire de la culture allemande pour la simple raison que la culture française continue à exister comme devant et que nous continuons encore à dépendre d'elle. » C'est encore l'érudition des officiers allemands qui a triomphé, mais érudition n'est pas culture. Les Allemands sont des philistins cultivés : philistin, c'est-à-dire le contraire de

l'artiste, cultivé parce qu'il a l'illusion de se croire fils des muses.

Le protoype du philistin cultivé est David Strauss, comme le montre son livre « l'Ancienne et la Nouvelle foi », où il prétend fonder une religion de l'avenir. Suit la démonstration logique de ce que Nietzsche a avancé. Le philistin sépare rigoureusement des futilités le « sérieux de la vie », et il entend par là ses affaires, sa position, y compris sa femme et ses enfants ; et au nombre de ces futilités il compte à peu près tout ce qui touche à la culture. C'est pourquoi, malheur à l'art qui voudrait se prendre au sérieux, à l'art qui aurait des exigences et toucherait à ses affaires, à ses revenus, à ses habitudes — c'est-à-dire à tout ce qui chez le philistin est sérieux — un pareil art lui fait détourner les yeux comme s'il se trouvait en présence de quelque chose d'impudique, et avec des airs de gardien de la chasteté, y prévient la vertu qu'il faut protéger de n'y point porter les regards.

Passons rapidement sur la deuxième considération inactuelle : « De l'utilité et des inconvénients des études historiques pour la vie », qui fut composée durant l'année 1873. Elle est aussi pleine d'idées originales, mais on doit l'apprécier de la même façon que la première à notre point de vue. Ce serait nous répéter.

La troisième considération sur Schopenhauer éducateur, apologie du philosophe, fut composée de mars à septembre 1874. Mêmes réflexions sont à faire sur elle.

La quatrième considération traite de Richard Wagner à Bayreuth. Nous avons dit qu'il était lié d'amitié avec

lui. Il goûtait fort sa musique après avoir été jusque vers l'âge de quinze ans un classique intransigeant. « Pendant quelques années, nous avons vécu en commun pour les grandes comme pour les petites choses », écrivait-il à Brandès en 1888, « c'était de part et d'autre une confiance sans bornes ».

Or, cette grande amitié fut une première fois ébranlée en 1874, et une seconde fois en 1876.

Premier dénigrement

Au commencement de 1874, l'œuvre de Bayreuth fut compromise par manque d'argent.

A ce moment, Nietzsche critique l'œuvre de son ami, En des notes personnelles, il affirme que « la musique ne vaut pas grand'chose, la poésie non plus, le drame non plus, l'art théâtral n'est souvent que de la rhétorique » (6). Wagner est un comédien dévoyé (11), son œuvre laisse l'impression de l'improvisation ; or celle-ci trompe toujours et produit une impression factice de richesse (15), l'extase chez lui est souvent forcée et pas assez naïve (17). Il ne sait pas composer ,il est obscur (48). Il est orgueilleux au point de se comparer aux grands hommes du passé (49), etc.

Revirement. — Apologie

Quelques semaines plus tard, les subsides du roi Louis II arrangent tout. Nietzsche met alors ses réflexions sur Wagner dans son tiroir, on ne les publiera qu'après sa mort, et il écrit alors l'apologie de son ami, d'abord de février à mai 1875 ; il continue son œuvre en septem-

bre et octobre jusqu'au chapitre IX, fait trois chapitres en juin 1876. Son œuvre parut à l'occasion des fêtes de Bayreuth et devint l'évangile des Wagnériens. La louange est outrée, entre autres quand il dit :

« Par l'entreprise de Bayreuth, il semble bien que non seulement un art nouveau est découvert, mais l'art lui-même. Par là tous les arts modernes connus jusqu'à ce jour apparaissent comme étiolés dans leur solitude, ou comme des arts de luxe à moitié démonétisés. » (Chapitre I).

« Wagner devint un maître universel de la musique et du théâtre, un inventeur fécond dans les préparations techniques. »

Et il le traite de rénovateur, d'inventeur, de philosophe, d'historien, d'esthéticien et de critique, maître de la langue, mythologiste et poète mystique (Chapitre III).

« L'art de Wagner, considéré à son origine, est le plus beau des spectacles, quelque douloureux que peut être sa génèse, car la raison, l'ordre, le but y sont partout visibles... » (Chapitre VI).

Il lui trouve « un don inné pour les planches qu'il parvint à réaliser, malgré les obstacles, en faisant concourir tous les arts à une grande réalisation théâtrale. » (Chapitre VII).

« De Wagner le musicien, on pourrait dire d'une façon générale qu'il a prêté des accents à tout ce qui jusqu'à présent ne savait s'exprimer dans la nature.... Son génie pénètre l'aurore, la forêt, l'abîme, aussi bien que le sommet, l'horreur obscure ». (Ch. IX).

Et ainsi de suite.

Les Nietzschéens expliquent ce revirement parce que l'œuvre du musicien était plus importante que sa personne et qu'il voyait en elle une possibilité de culture allemande (H. Albert). Ce qui étonne est ce triple changement de mépris puis d'éloges outrés, enfin de haine dans le « cas Wagner » que nous analyserons plus loin.

On doit voir avec Wagner, dans cette versatilité, un effet de la maladie. Celle-ci existe chez une nature violente, éprise de ses idées, et qui n'hésite pas à leur sacrifier ses amis. Un Nietzsche qui n'eût pas été paralytique général aurait agi autrement, il aurait eu plus d'égards pour ses amis quand il ne partageait plus leurs opinions.

On voit, en exminant les « Considérations Inactuelles » au point de vue médical, que les idées se déroulent logiquement ; elles sont très claires, bien qu'exaltées et acerbes. Aucune difficulté pour deviner ce qui se cache sous les métaphores.

Tout intellectuel posé, froid, et quelque peu imprégné d'esprit scientifique, sera de l'avis de Möbius. « Ce livre, dit-il, est ce que Nietzsche a écrit de mieux. Si l'écrit est passionné, il ne témoigne de rien de maladif. »

Pourtant Max Nordau dans « Dégénérescence » y voit l'œuvre d'un fou. Mais ce médecin est de parti-pris, il voit partout la folie.

Quant à Nietzsche lui-même, il fut plus tard sévère pour son œuvre. « Je sais bien, écrivit-il, que ces effusions sont celles d'un dilettante qui manque quelque peu de maturité. » Pourtant nous les préférons à celles de l'âge mûr, parce que plus raisonnables.

CHAPITRE III

LA PERIODE DE SCEPTICISME (1876-1881)

Aggravation de son mal

La deuxième période de 1876 à 1881 a été déclarée par les Nietzschéens celle de son affranchissement intellectuel qui le mène au positivisme sceptique. Elle se marque d'abord par un refroidissement envers WAGNER à l'occasion des fêtes de Bayreuth (août 1876), où il éprouva de la jalousie du succès de son ami.

Vers le même temps, il n'apprécie plus SCHOPENHAUER. Versatilité de malade et non, comme on l'a dit, sublime évolution d'un génie. Car il est très souffrant. Au début de 1876, il éprouve une crise terrible. La céphalalgie n'est apaisée que par des enveloppements de glace sur la tête.

Il prend un congé d'un an. L'été de 1876 le trouve en Italie. Sur l'invitation de Mlle de Meysenburg, il va à Naples, puis à Sorrente. Il se lie avec deux nouveaux amis, Paul Rée et Peter Gast. Il retrouve WAGNER à Sorrente, observe à son égard une attitude lointaine et rentre à Bâle avant la fin de son congé.

« *Humain, trop humain* »

« Humain, trop humain » fut composé durant ces crises terribles. Ce livre réunit des aphorismes indépendants classés sous quelques rubriques générales. Les premiers furent écrits fin juillet 1876, mis au net en septembre. Durant l'hiver 1876-77, il dicte à son nouvel ami Paul Rée, durant son séjour à Sorrente, un grand nombre de ces aphorismes. Rédaction définitive en est faite avec son ami Peter Gast, à Bâle, pendant l'hiver 1877-1878.

Deux autres recueils d'aphorismes parurent : « Pensées et Sentences Variées » (mars 1879), et « le Voyageur et son Ombre » (fin 1879), qu'il réunit en 1886 à « Choses Humaines ».

En 1878, il reprend ses cours, mais il ne parvient pas à les faire ; les accès reviennent. En 1879, les crises reviennent plus rapprochées et violentes.

Il donne sa démission (1879). Il en est heureux parce que délivré d'une tâche qui lui est à charge. Il rejette la philologie pour la philosophie. Ses goûts modestes lui permettent de vivre de sa retraite, 3.000 francs par an. Alors commence une existence solitaire, sans amis, presque sans livres, demeurant l'hiver dans le midi (Gênes, Nice), en été dans la Haute-Engadine (Sils Maria). Le mal ne lui laisse pas de répit. De janvier 1879 à janvier 1880, il subit 118 jours de migraine. Après une courte rémission, les crises reviennent fin décembre 1879.

Dans cette période, « avec un minimum de force et de santé », il commença « Aurore ».

« *Aurore* »

« Aurore », réflexions sur les préjugés moraux, fut ébauchée au printemps de 1880. Nietzsche va en convalescence le 31 mars 1880 à Venise. Là il dictait ses pensées à Peter Gast. Il reprit en juillet-août, puis en octobre-novembre. La rédaction définitive fut faite en décembre 1880 et janvier 1881. Il ajouta enfin une série d'aphorismes, terminée le 12 février 1881.

Il est composé d'aphorismes numérotés comme le « Gai Savoir ». Quelques psychiâtres pensent que la folie commence son œuvre destructive. (Dr Michaut). C'est qu'il commence sa campagne contre la morale, et aborde sa transmutation de toutes les valeurs.

Pourtant, à notre sens, la facture et les idées ont la même valeur que celles du « Gai Savoir ». Il en est de peu de valeur, d'autres profondes qui témoignent d'un esprit d'observation subtil. Les deux œuvres ont le défaut des livres ainsi composés : manque de lien.

CHAPITRE IV

DE 1881 A 1885, IL DEVIENT OPTIMISTE ET SA PHILOSOPHIE DEVIENT DEFINITIVE

La pérode qui débute, en 1881, marque sa phliosophie définitive, période de reconstruction pour Andler, et période d'achèvement pour Richter, les années qui précédèrent étant celles de préparation.

Pour les uns, cette période s'étend jusqu'à la démence terminale. Pour les autres, elle se termine en 1885.

Bernoulli distingue deux périodes, une lyrique de 1881 à 1885, l'autre fanatique, de 1885 à 1888.

Période de rémission dans sa santé. — Optimisme

En 1881, Nietzsche voit survenir une amélioration à son état général ; en 1882, c'est une rémission véritable qui se produit. En même temps que sa santé revient, le ton de ses œuvres change ; il devient optimiste. C'est l'euphorie du paralytique général qui se manifeste même à propos de sa santé. Elle est persistante. Dans une lettre à sa sœur du 10 février 1888, il certifie « que rien n'est malade en lui, sa santé est bien meilleure à la faveur d'un hiver exceptionnellement doux, d'une bonne nour-

riture, de grandes promenades. L'esprit aussi n'est point malade, rien n'est malade que la chère âme. » (Möbius, 169).

Il change ses amitiés, rompt avec Mlle Lou Salomé, avec Paul Rée ; avec Rohde, ce sera plus tard, vers 1887.

Nietzsche projette une vie nouvelle, comme il l'écrit à Rohde le 17 juillet 1882 : « Il (son nouveau livre) doit être le dernier pour une longue série d'année, car à l'automne je vais à l'Université de Vienne et commence une nouvelle vie d'étudiant. Mon ancienne vie a quelque peu manqué par mes occupations trop exclusives en philologie. Maintenant il s'agit d'un plan d'études spécial et derrière ce plan j'atteindrai le but secret, particulier, auquel est vouée la suite de mes livres. Il m'est trop dur de vivre si je ne le fais en très grand style ! Sans un but que je ne tiendrai pas pour être d'une importance inexprimable, je ne me serais pas tenu en haut dans la lumière grandissante des flots noirs ! Ceci est mon unique excuse pour ce genre de littérature que je fais depuis 1876. C'est l'ordonnance que je me suis prescrite et le remède que je me suis préparé contre le dégoût de la vie. Quelles années ! Quelles douleurs sans fin - Quels troubles intérieurs, quelle révolution, quel isolement ! Léopardi n'a point souffert comme moi ! » (Lettre II, p. 566).

« *La Gaie Science* »

L'optimisme dû à sa meilleure santé produit le « Gai Savoir » (Gaya Scienza).

« Ce livre, dit-il en parlant de la « Gaie Science », n'est autre chose qu'un cri de joie après de longs jours de misère et d'impuissance, c'est un hymne d'allégresse où chantent les forces qui reviennent, la croyance renaissante en un lendemain et surlendemain, le sentiment et le pressentiment soudain d'un avenir ouvert pour moi, d'aventures prochaines, de mers libres, de buts nouveaux vers qui je pouvais tendre, à qui je pouvais croire ! »

« Le Gai Savoir » fut commencé en juillet 1881, de suite après « Aurore ». La rédaction définitive fut achevée en un mois, en janvier 1882.

C'est le livre des aphorismes. On en reproche l'abondance, de sorte qu'à les lire on halète. (Möbius).

Depuis son livre « Humain, trop Humain » Nietzsche a renoncé à la peine de lier ses idées, de composer. Désormais, il jettera ses idées sur des feuilles et les exprimera en aphorismes. Presque toutes ses œuvres sont composées ainsi, à quelques exceptions près.

Nietzsche a dit :

« Une maxime est un maillon dans une chaîne de pensées. Elle exige que le lecteur recompose par ses propres moyens cette chaîne. » C'est demander au lecteur ce que devrait faire l'auteur. Si ce dernier y renonce, c'est par fatigue mentale : le cerveau malade ne peut plus faire d'effort continu.

Les idées exposées dans ces aphorismes sont révolutionnaires. Il déclare la guerre à toute métaphysique comme à toute religion : guerre au mysticisme hindou et aux théories d'un Parménide, d'un Platon, d'un Spi-

Spinoza, d'un Kant, d'un Schopenhauer, précurseurs ou continuateurs du christianisme.

Citons quelques uns de ses aphorismes : ils consistent en simples affirmations. Il ne cherche plus à démontrer, à appuyer ses concepts sur des faits.

Aphorisme 115. — Les quatre erreurs

« L'homme a été élevé par ses erreurs : en premier lieu, il ne se vit toujours qu'incomplètement, en second lieu il s'attribue des qualités imaginaires, en troisième lieu il se sentit dans un rapport faux vis-à-vis des animaux et de la nature, en quatrième lieu il inventa des tables du bien toujours nouvelles, les considérant, pendant un certain temps, comme éternelles et absolues, en sorte que tantôt tel instinct humain, tantôt tel autre occupait la première place, anobli par suite de cette appréciation ».

Aphorisme 111. — Origine de la logique

« Comment la logique s'est-elle formée dans la tête de l'homme ? Certainement par l'illogisme dont primitivement, le domaine a dû être immense. Mais une quantité innombrable d'êtres, qui déduisent autrement que nous déduisons maintenant, a dû disparaître, cela semble de plus en plus vrai ».

Prenons l'aphorisme 145. La question traitée y est médicale, sur le danger du végétarisme :

« L'énorme prédominance du riz comme nourriture pousse à l'usage de l'opium et des narcotiques, de même

que l'énorme prédominance des pommes de terre comme nourriture pousse à l'alcool : — mais par un contrecoup plus subtil, cette nourriture pousse aussi à des façons de penser et de sentir qui ont un effet narcotique...»

Ici le médecin saisit sur le vif la manière rapide de solutionner les problèmes les plus ardus et qui demandent de longs efforts. Nietzsche adore la viande, il est carnivore. Cela suffit pour qu'il croie que le végétarisme est mauvais. Il ne se doute pas que l'hygiène de l'alimentation exige de longues études, et que l'exagération dans un sens ou dans l'autre indique un esprit préconçu.

Son intuition et son inspiration

De même que Nietzsche a renoncé à l'effort de l'exposé continu, en prétextant qu'il abandonne la convention du discours lié, de même il ne prend plus la peine de se documenter. Il puise en lui ses affirmations et les livre telles que.

Comme il le dit lui-même, sa méthode de travail a changé du fait de son mal :

« C'est alors que me vint en aide, d'une façon que je ne saurais assez admirer, et précisément au bon moment, ce mauvais héritage que je tiens de mon père et qui est en somme une prédisposition à mourir jeune. La maladie me dégagea lentement de mon milieu ; elle m'épargna toute rupture, toute démarche violente et scabreuse. A ce moment je n'ai perdu aucun des témoignages de

bienveillance dont on m'entourait, j'en ai même gagné de nouveaux. La maladie me conféra en outre le droit de changer complètement toutes mes habitudes; elle me permit, elle m'ordonna de me livrer à l'oubli ; elle me fit hommage de l'obligation de demeurer couché, de rester oisif, d'attendre, de prendre patience... Mais c'est là précisément ce qui s'appelle penser !... Mes yeux seuls suffirent à mettre fin à toute préoccupation livresque, à toute philologie. Je fus délivré des « livres »; pendant des années je ne lis plus rien, et ce fut le plus grand bienfait que je me sois jamais accordé ! (Ecce Homo).

Nietzsche nous dit que cette méthode de travail est la bonne. En fait, c'est la seule qu'il pouvait suivre du fait de sa maladie.

Ses œuvres étaient jusqu'à présent lentement édifiés. L'intuition lui donne l'idée mère originelle de son œuvre. « Un soir d'été 1876, dit-il, je sentis naître en moi un mépris soudain et une compréhension nouvelle. L'invitation était comme un commandement ». Mais cette intuition n'est pas spontanée; elle a été précédée d'une longue période d'incubation dont on trouve trace dans ses œuvres précédentes.

De plus il mûrit son intuition : ses idées grossissent tous les jours dans la solitude (séjour à Sorrente).

De ses ébauches exprimées en aphorismes, il en est dont il accepte le premier jet et qu'il livre telles que, d'autres qu'il néglige pour toujours, d'autres enfin qu'il retouche avec une régularité obsédante, toujours insatisfait. On a retrouvé dans ses papiers après sa mort un grand nombre de ces déchets qu'on a cherché à utiliser

en les rajustant pour le mieux, travail difficile et approximatif.

L'inspiration devient chez lui la source de ses pensées. Comme il arrive dans la paralysie générale au début, l'afflux d'idéation est nocturne, parfois même ne se produit que dans les rêves ou dans le demi-sommeil. Il le reconnaît dans « Aurore » (aphorisme 375) : Dormir beaucoup :

« Que faire pour stimuler lorsqu'on est fatigué et que l'on a assez de soi-même ? L'un recommande la table de jeu, l'autre le christianisme, un troisième l'électricité. Mais ce qu'il y a de meilleur, mon cher mélancolique, c'est encore de beaucoup dormir, au sens propre et au figuré ! C'est ainsi que l'on finira par avoir de nouveau son matin ! Un tour de force dans la sagesse de la vie, c'est de savoir intercaler à temps le sommeil sous toutes ses formes. » (Aurore).

Ce désordre n'est pas sans causer à Nietzsche quelque ennui. Ainsi il déclare que le matin, lorsque la pensée est claire et lumineuse, c'est un crime de s'inspirer de la pensée d'autrui. A cette minute, il faut laisser le cerveau créer à l'aise. L'énergie que met Nietzsche à formuler cette opinion s'explique par la fatigue qu'il a éprouvée à fixer sa pensée pendant la nuit.

Cette suractivité nocturne, crise prémonitoire, devient bientôt douloureuse; avec la céphalée apparaît, et peu à peu la paralysie générale s'aggrave par étapes successives (Audrain).

En une seconde période, l'inspiration accompagne

l'accès. Pendant leur durée qui pouvait être de trois jours sans interruption, « je conservais, dit-il, une extraordinaire lucidité de raisonnement, et pouvais, avec un très grand sang-froid, résoudre des problèmes pour lesquels je n'ai, dans mon état normal, pas assez d'agilité, ni de subtilité, ni la tête assez froide... « Ces crises lui donnaient « une impression de force, une puissance de clarté. » Telle est du moins son impression.

Il affirme dans ses mémoires et dans ses lettres à sa sœur, n'avoir pas mis plus de dix jours à composer chacune des trois premières parties de « Zarathoustra », la première à Rapallo près de Gènes (fin janvier 1883), la seconde à Sils Maria dans l'Engadine (entre le 17 juin et le 6 juillet 1883), la troisième « sous le ciel alcyonique de Nice » (janvier 1884). Ces périodes d'inspiration où l'œuvre longuement préfacée et méditée pendant les promenades solitaires de Nietzsche jaillissait brusquement sous sa forme définitive, étaient pour le poëte des crises douloureuses et d'où il sortait épuisé: il écrivait à sa sœur au sortir d'une de ces périodes de surexcitation que la création poétique atteignait chez lui une telle « véhémence », et s'accompagnait d'une « expansion de sentiment » si violente, qu'il se demandait s'il n'allait pas en mourir.

A la période terminale, la crise d'idéation dure toute la journée. D'après ce que nous dit Nietzsche, les crises changent de caractère. Elles deviennent agréables. Il a merveilleusement dépeint la crise d'inspiration dans « Ecce Homo » :

« Tout cela se passe sans que notre liberté y ait aucune

part, et pourtant nous sommes entraînés comme en un tourbillon par un sentiment plein d'ivresse, de liberté, de souveraineté, de toute puissance, de divinité. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est ce caractère de nécessité par quoi s'impose l'image, la métaphore : on perd toute notion de ce qui est image métaphore, il semble que ce soit toujours l'expression la plus naturelle, la plus juste, la plus simple, qui s'offre à vous. On dirait vraiment que, selon la parole de Zarathoustra, les choses elles-mêmes viennent à nous, désireuses de devenir symboles — et toutes les choses accourent avec des caresses empressées pour se placer en ton discours, et elles te sourient, flatteuses, car elles veulent voler portées par toi. Sur l'aile de chaque symbole tu voles vers chaque vérité. Pour toi s'ouvrent d'eux-mêmes tous les trésors du Verbe, tout être veut devenir Verbe, tout Devenir veut apprendre de toi à parler. »

« Le mot révélation — entendu dans ce sens que tout-à-coup « quelque chose » se révèle à notre vue ou à notre ouïe avec une indicible précision, une ineffable délicatesse, « quelque chose » qui nous ébranle, nous bouleverse jusqu'au plus intime de notre être, — est l'expression de l'exacte réalité. On entend — on ne cherche pas; on prend — sans se demander de qui vient le don; la pensée jaillit soudain comme un éclair, avec nécessité, sans hésitation ni retouches, — je n'ai jamais eu à faire un choix. C'est un enchantement » (Ecce Homo).

« Cette facilité crée la joie. C'est l'inspiration soudaine d'une douceur alcyonienne ». Il vécut dans cet état de

ravissement et d'angoisse « dont seuls les mystiques connaissent le ravissement ».

Mais après l'inspiration « il devient faible », est épuisé.

Zarathoustra

La rémission de la paralysie générale persiste, s'accentue ; sa vie est plus heureuse, il passe ses hivers dans le midi, à Gênes et à Nice, et ses étés dans l'Engadine. C'est alors qu'il écrivit « Ainsi parlait Zarathoustra », qui est regardé comme son chef-d'œuvre. Comme chez tous les penseurs, l'idée reste longtemps en incubation. On retrouve l'idée de « Zarathoustra » dans les notes datant de 1871 et 1872.

Souvent, à un moment donné, elle apparaît subite claire, évidente. L'inspiration de « Zarathoustra » se produisit chez Nietzsche en une promenade à travers la forêt, au bord du lac de Salvaplana dans l'Engadine. Il conçut un premier éclair de la pensée de « Zarathoustra », l'idée de l'éternel retour. Puis cette pensée se développe en lui ; on la retrouve dans ses notes de 1881 et 1882 et dans le « Gai Savoir » qu'il rédigeait alors.

La rédaction fut très rapide, il écrivit à la va-vite, si nous le croyons. Il affirme n'avoir jamais mis plus de dix jours à chacune des trois premières parties de « Zarathoustra ». La première partie fut écrite à la fin de janvier 1883 ; la deuxième entre le 17 juin et le 6 juillet ; la troisième, composée dans une montée à Eza près de Nice, fut écrite fin janvier 1884 ; la quatrième partie de fin janvier à mi-février 1885. Un cinquième livre fut

ébauché au deuxième semestre 1886, mais il en resta là.

Son œuvre ne consiste plus en aphorismes séparés, elle a un lien poétique, les actes du Prophète. Si les discours de celui-ci sont disjoints, leur facture poétique l'y autorise.

Comme dans ses autres œuvres, « Zarathoustra », abonde en pensées obscures: Ce n'est point là, il est vrai, une preuve de folie, car à ce titre tous les littérateurs décadents seraient fous. Même ses apologistes qui trouvent sa pensée claire, avouent que le luxe prodigieux d'images et de métaphores dont il l'enveloppe rend au premier abord l'intelligence de ce poème assez malaisée.

Or, l'œuvre étant d'ordre philosophique, elle devait être claire d'emblée, alors qu'il faut chercher ce qu'il veut dire. On s'irrite encore des contradictions, des redites. On relève des bizarreries, des puériltiés, des niaiseries. Tous n'apprécient pas cette grandiloquence dont la persistance fatigue.

Enfin l'auteur manifeste son hypertrophie du moi, son orgueil va augmentant, se mue en mégalomanie. Le délire des grandeurs lui fera qualifier plus tard « Zarathoustra », de « livre pour tous et pour personne ».

Certaines critiques littéraires s'escriment à expliquer les obscurités de « Zarathoustra » ils les commentent comme les théologiens de tous pays commentent les livres sacrés, et ces commentaires, sont plus longs que le texte qu'ils veulent expliquer. Nous avons vu un maître peiner durant deux ans à expliquer « Zarathoustra » grâce à des rapprochements, des comparaisons de textes pris dans les diverses parties de l'œuvre. Il y reconnais-

sait toutes sortes de beautés qu'y avait introduites son esprit longuement surchauffé et suggestionné par le désir de trouver. Il clarifiait ainsi les pensées obscures ; les comprenait-il exactement ? En tous cas il fit un travail minutieux et de peu d'intérêt : c'était un coupeur de fil en quatre.

La philosophie de Nietzsche

Nombre de ses admirateurs n'hésitent pas à voir en Nietzsche le penseur le plus original et le plus profond de l'Allemagne moderne, le premier moraliste du siècle, le Darwin de la morale. Mais de même qu'il a ses partisans enthousiastes, il a aussi ses adversaires acharnés, qui le traitent couramment d'ignorant, d'imbécile, de détraqué, de perturbateur de la santé et de la morale publiques. Henri Lichtenberger a construit tout un système permettant de condenser la doctrine du maître .

Les antinietzschéens montrent que Nietzsche est avant tout métaphysicien, il prend des abstractions pour des entités et jongle avec elles. De plus il est artiste, et il s'attache à la première idée originale qui lui traverse le cerveau ; il ne la critique pas, mais au contraire il la développe.

Les Nietzschéens le représentent comme désireux de brider son désir de culture universelle, de se spécialiser, d'acquérir un savoir loyal et solide. Ce n'est même pas vrai pour ses débuts, quand il s'adonna à la philologie.

Nietzsche ne soupçonne pas la méthode sévère des sciences biologiques qui prescrit l'étude des faits, leur

analyse, leur classement, et ne permet la recherche des idées générales qu'une fois ce travail préalable fait. Il le déclare sincèrement dans la préface qu'il ajouta à son livre « les Origines de la Tragédie », « le livre où j'épanchai alors la défiance et la fougue de ma jeunesse — quel livre impossible dut naître d'une tâche aussi anti-juvénile ! — construit seulement à l'aide de sensations personnelles précoces et hâtives, effleurant l'extrême limite de ce qui peut s'exprimer, appuyé par ses fondations sur le terrain de l'art, — car le problème de la science ne peut être résolu sur le terrain de la science ; — un livre s'adressant peut-être à des artistes possédant par surcroît des aptitudes spéciales pour l'analyse et la comparaison (c'est-à-dire à une espèce exceptionnelle d'artistes, qu'il faut chercher et qu'on ne voudrait même pas chercher...), bourré d'innovations psychologiques et de mystérieux secrets d'artistes, avec, au fond du tableau, une métaphysique d'artiste ». Et il conclut que son livre téméraire osa le premier « considérer la science sous l'optique de la vie ».

L'homme de science relève à chaque pas dans l'œuvre de Nietzsche des erreurs grossières.

Il affirme que « la tragédie naquit du génie de la musique ». Les ethnographes savent qu'au début, chez les sauvages, l'art scénique comprend à la fois la musique vocale et instrumentale, la parole, la danse et la mimique. Les arts sont confondus, on ne s'est pas encore occupé à les séparer, ils n'ont point de vie distincte, il est donc puéril de chercher par lequel on a débuté.

Dans sa première œuvre sur l'origine de la tragédie,

tout roule sur la différence entre les deux esprits apollinien et dyonisien chez l'artiste ; Dionysos, ou Bacchus, est l'ivresse, l'inspiration, l'exaltation ; Apollon préside au rêve. C'est dire que l'art n'est qu'imagination. Nietzsche ne pense pas à la réflexion, fruit de l'intelligence.

Quand à l'opposition entre l'inspiration naturelle et artificielle (par l'alcool et les poisons stupéfiants) et le laisser-aller du rêve, elle était de tous temps connue des philosophes.

Bréal constate que la plupart des faits linguistiques cités par Nietzsche sont inexacts ou mal interprétés. On a, d'autre part, contesté au nom de l'anthropologie et de l'histoire, l'hypothèse de la « bête de proie » blonde et solitaire que Nietzsche place à l'origine des civilisations européennes. Il paraît que l'homme préhistorique lui-même aurait été une « bête de troupeau », et que les sentiments de sympathie et de solidarité apparaissent déjà chez les singes supérieurs, et que le Germain du temps des grandes invasions à qui Nietzsche a surtout songé en tracant son portrait du « fauve blond », était un paysan vigoureux mais pacifique, qui faisait la guerre non pour jouir du meurtre, mais pour obtenir de la terre arable.

Le constant refrènement de soi-même est une nécessité vitale des plus forts comme des plus faibles. Elle est l'activité des centres cérébraux les plus hauts, les plus humains. Si ceux-ci ne sont pas exercés, ils dépérissent, c'est-à-dire que l'homme cesse d'être homme ; le soi-disant « surhomme » devient sous-homme, autrement dit une bête.

Dernière remarque :

Il pense (Aurore 426) que les Grecs voyaient le bleu comme un brun et le vert comme un jaune parce qu'ils n'ont pas de mots spéciaux et désignent par le même mot des couleurs différentes. Or les études ethnographiques montrent que bien des mots désignant des couleurs spéciales manquent chez nombre de peuples. Il s'agit là d'une pauvreté de langage, non d'une anomalie de l'œil.

Ces erreurs sont si évidentes que les Nietzschéens cherchent des excuses. Il ne poursuit nullement le but de faire progresser telle ou telle partie de la science, ou encore de vulgariser les résultats des sciences, mais il veut uniquement formuler des problèmes nouveaux ou poser d'une manière nouvelle des problèmes anciens. Il prétend agir non pas sur la science elle-même, mais sur l'âme des savants (Lichtenberger).

Lichtenberger avoue que Nietzsche a toujours voulu avant tout se connaître lui-même. Quand il a parlé de ses éducateurs, Schopenhauer et Wagner, il s'est beaucoup moins préoccupé de ce qu'ils étaient que de ce qu'ils lui révélaient sur sa personnalité propre. Il a créé d'eux une « légende » dont la vérité objective est contestable; lui-même a reconnu que, dans « Schopenhauer éducateur » et dans « Richard Wagner à Bayreuth », il s'est peint lui-même en temps que philosophe et qu'artiste. Or, il a considéré de même toute la réalité : il l'a transformée en « légendes » curieuses et attrayantes, mais qui sont plus intéressantes comme manifestations de sa personnalité que comme interprétation du monde extérieur.

Les Nietzschéens purs ne cherchent pas si loin. Ils

s'extasient d'emblée sur la valeur des pensées philosophiques contenues dans « Zarathoustra ». Les esprits impartiaux notent après étude qu'elle n'est pas très considérable quand elles sont dépouillées de leurs vêtements brillants. Il se borne a nier les valeurs les plus chères à l'humanité. Il prédit l'apparition du surhomme qui, étant supérieur à l'actuelle humanité, verra le progrès.

La folie dans « Zarathoustra »

Quand « Zarathoustra » parut, il provoqua une très vive surprise et on parla de maladie mentale. Cette impression persiste pour celui qui, sans parti-pris, lit « Zarathoustra » ; il ne comprend pas et éprouve une sensation d'étonnement et de gêne. Il se croit en compagnie de fous dont les phrases ne se lient pas, sont incohérentes.

Les critiques diffèrent sur le degré de folie. Certains avec Möbius notent que déjà un certain maniéré de l'expression y est fréquent. L'excitation de Nietzsche allait croissant, mais il n'y avait pas encore trace de démence, même en pesant son œuvre ligne par ligne.

Entre 1882 et 1885, paraît un grand changement dans l'expression et dans le style. On le relève dans la cinquième partie du « Gai Savoir » (écrite en 1886), qu'on opposera aux parties précédentes (écrites en 1882). Les phrases s'allongent en nombreux compartiments, elles deviennent pesantes. Les liaisons d'idées, les images, le ton de polémique deviennent choquants. Ce n'est plus seulement un excité, c'est un malade (Möbius). « Zara-

thoustra » est au seuil de la santé et de la maladie (Ziegler). Nombreuses sont dans toute l'œuvre les expressions brutales et les fautes de goût dans certaines images, et qui pis est, un galimatias incompréhensible (1). Ainsi, p. 155 : « Oh, ihr erst (ihr Dunklen) trinkt euch Milch und Labsal aus des Lichtes Eutern ». « Oh, vous buvez le lait et le cordial des pis de la lumière. » C'est comparer la lumière à une vache.

Il parle de la vigne au pis gonflant (p. 132).

Il compare les ennemis à des bosses de pus (p. 162).

Il veut teter la mer et boire sa profondeur pour la mettre à sa hauteur : ici se lève le désir ardent de la mer avec ses mille seins (181).

La folie devient évidente dans la quatrième et dernière partie.

Dans cette quatrième partie, les fautes de goût et les non-sens se multiplient ; on relève, n° 344, du « miel d'or jaune, blanc, bon, frais comme de la glace. »

Page 402 : « une vieille goutte brune de bonheur d'or. »

Page 466 : « une odeur de vin d'or délicieusement rose brune ».

Page 414 : « une santé à l'impromptu ».

Page 403 : « Quoi ? Le monde n'était-il pas en train

(1) La pagination de « Zarathoustra » dans l'original allemand est la même dans toutes les éditions. C'est là une excellente mesure qui facilite l'étude du texte. On aurait dû en faire autant pour les traductions en indiquant au bas de chaque page la pagination de l'original.

de devenir parfait ? rond et mûr ? — Est-ce qu'il vole bien ? Je cours après lui ! Hop ! »

Ne sont-ce pas les paroles d'un maniaque ?

Par ailleurs, il donne des ailes aux ânes, il trait les lionnes, etc...

On trouvera des images insensées, telle celle du jeune pâtre dans le gosier duquel rampe un serpent.

Le style

Au point de vue du style, la manière de Nietzsche se modifie totalement. Il parle de la « beauté diamantine » de son « Zarathoustra », et définit ainsi le procédé de composition dont il a usé : « La langue de Luther et la forme poétique de la Bible comme fondements d'une nouvelle poésie allemande : — c'est là mon invention. » (Œuvres, XII, p. 194). « Prose ample et rythmée, langue bâtie à grands blocs comme les murs cyclopéens en vocables de granit puissamment allitérés. Sur ces fortes assises une gerbe de poésie, une forêt vierge d'images, et, travaillant en-dessous, une pensée volcanique qui fait craquer le sol comme la lave en éruption, toujours prête à dévorer ce qu'elle enfante. Et comme d'un soufflet de forge, il sort de ces versets des colères d'Isaïe interrompues de rires sataniques, de râles de Titan terrassé par un Dieu. » (E. Schuré).

Il y plus : il a réformé la manière d'écrire des allemands. Les « Considérations Inactuelles » et les « Origines de la Tragédie » avaient un style classique, chaque phrase avec sa proposition principale, escortée des pro-

positions secondaires. Déjà Nietzsche s'y moque de « l'écrivain modèle ultra-moderne, dont la syntaxe contournée, guindée ou complètement effilochée, le néologisme ridicule sont non seulement acceptés ; on les lui compte encore comme un mérite, comme quelque chose de piquant. »

Et il rappelle ces paroles de Shopenhauer (112) :

« En lisant de l'allemand, je suis gêné à tout moment par la suffisance de l'auteur qui veut imposer ses lubies grammaticales et orthographiques et ses inventions grossières. Alors je suis écœuré par cette folie qui s'étale de si impertinente façon. C'est proprement une souffrance de voir maltraiter par des ignorants et des ânes une langue qui possède de belles œuvres classiques et anciennes. »

Avec la « Gaie Science » et « Zarathoustra », les phrases deviennent courtes.

« Zarathoustra » marque une évolution dans la langue allemande. Outre la beauté et la musique du style, il change la forme classique, avec ses longues périodes et ses rejets des verbes à la fin, si pénibles pour l'esprit latin, qui persistent encore trop souvent dans les écrits scientifiques. Il adopte les phrases courtes, rapides, peut-être pour rappeler celles de la Bible et du Zend-Avesta. C'est ce style qu'empruntent plus tard Maximilien Harden, l'écrivain si populaire, et la plupart des journalistes. La traduction en français en est aisée.

Ce style nouveau ne devait pas seulement être goûté en Allemagne, mais surtout en France ; car il se rapproche du style français. Aussi n'est-il pas étonnant qu'ac-

tuellement les œuvres de Nietzsche et surtout « Zarathoustra », soient parmi les auteurs favoris que l'on désigne à la licence et à l'aggrégation d'allemand, dans les Universités françaises. Et comme, si le style en est facile, la profondeur des idées en est obscure, les élèves s'aident pour les comprendre des commentaires de M. Andler.

Or, la beauté du style cache aux yeux de l'artiste la pauvreté et la fausseté des idées. Le critique littéraire artiste admire la beauté de l'œuvre ; n'étant point savant, il ne soupèse pas la valeur des idées. Il obéit à cette mentalité littéraire toute spéciale qui apprécie une œuvre, non d'après son fond, mais d'après les habits dont ce fond est revêtu.

Il se déclare satisfait si le style l'enchante. Pour lui faire accepter les idées, il suffit de beaux symboles, de belles allégories. Ces qualités voilent à ses yeux des erreurs patentes, des obscurités, du galimatias.

CHAPITRE V

LA PERIODE DE FANATISME (1885-1888)

Dans les dernières œuvres de Nietzsche, les attaques furibondes, les exagérations outrées, la mégalomanie, l'euphorie s'accentuent de plus en plus.

L'excitation mentale est au summum. Nietzsche écrit ses œuvres en quelques jours. Elles sont abondantes. En 1888, il écrivit en huit mois six ouvrages...

« *Par delà le bien et le mal* »

fut écrit pendant l'été 1885 à Sils Maria et achevé l'hiver suivant à Nice ; il fut terminé en mars 1886. C'est le commentaire philosophique de « Zarathoustra » fait par aphorismes.

« *La Généalogie de la Morale* »

en est la suite directe. Elle fut composée pour la plus grande partie du 10 au 30 juin 1887, interrompue par son mal, achevée en octobre 1887. C'est une suite d'aphorismes, mais classés suivant un plan. Il y apporte la morale des maîtres et celle des esclaves, et l'étude de l'idéal ascétique.

« *Le Crépuscule des Idoles* »

ou comment on philosophe à coup de marteau, fut composé en quelques jours avant le 3 septembre 1888. Il y fit encore quelques additions dans le courant de septembre. Ce livre parut après la démence de Nietzsche. Il percute les idoles à coups de marteau pour voir si elles ne rendent pas un son creux.

« *L'Antichrétien* »

fut composé du 3 au 30 septembre 1888, à Sils Maria. Il y attaque en furibond la religion chrétienne. « Le Christianisme et l'alcool, les deux plus grands agents de corruption... (p. 310). J'appelle le christianisme la grande malédiction, la grande corruption intime... », etc...

« *Le Cas Wagner* »

L'œuvre sensationnelle est « le Cas Wagner », qu'il ébaucha cinq ans après la mort de son ami, en mai 1888 à Turin, et acheva en juin à Sils Maria. En juillet et en août, il ajouta à son pamphlet deux appendices et un épilogue.

Le refroidissement envers Wagner, nous l'avons vu, commence en 1874. Puis une reprise d'admiration qui produit une apologie enthousiaste en 1876 (Wagner à Bayreuth), et un revirement à l'inauguration du théâtre de Bayreuth.

Pour Nietzsche, il est antérieur. Dans son apologie il a exprimé des « idées déjà vécues, des idées mortes ».

C'est une rupture, un adieu. » L'explication est bizarre, non impossible pour un cerveau malade.

Pour les Wagnériens, il fut la victime d'un dérangement mental.

Le désaccord éclate par un froissement de vanité.

Mme Forster rapporte après la mort de son frère que « pendant les représentations inaugurales du théâtre de Bayreuth en 1876, où Wagner fit triompher son idée et reçut les hommages d'un public européen, Nietzsche s'attendait pendant la première semaine à ce que le maître le présentât à cette élite comme son collaborateur et comme le philosophe initiateur d'une ère nouvelle. Voyant qu'il n'y pensait même pas, dit la confidente de ses pensées intimes, Nietzsche se retira déçu et attristé ». (E. Schuré).

La raison qu'a donné Nietzsche lui-même de sa rupture avec Wagner (Ecce Homo) est la publication de son « Parsifal », qu'il considérait comme une palinodie et comme un acte déshonorant de bigoterie chrétienne. Connaissant la haine irréconciliable de son disciple pour le christianisme, Wagner lui envoya son poème avec cette dédicace : « A mon grand ami Nietzsche, Richard Wagner, conseiller d'Eglise ». Cet envoi se croisa avec celui d'« Humain, trop Humain » que Nietzsche envoyait à Bayreuth. (Ecce Homo). C'est une profession de foi d'un positivisme outrancier. Wagner n'y est pas nommé, mais le leitmotiv en est la vanité du génie, qu'on y voit littéralement vilipendé. Poètes, musiciens, artistes, en bloc sont traités d'imposteurs et traînés aux gémonies, pêle-

mêle avec les prêtres et les bateleurs. La poésie, l'art et l'idéal ne sont pas mieux traités et volent par-dessus bord avec le reste.

Les deux amis ne s'entendaient plus, la chose était patente. Mais Nietzsche prit l'affaire au tragique et écrivit à son ami Rohde : « Avec cela tout était clair, mais aussi tout était fini ». La rupture engloba Mme Wagner. Il écrivait plus tard à un ami : « Mme Wagner, vous le savez, est la femme la plus sympathique que j'ai rencontrée. Mais nos rapports sont terminés et assurément je ne suis pas un homme à renouer. Il est trop tard ».

Quand Wagner mourut à Venise en 1883, aucune correspondance directe n'avait été échangée entre eux depuis six ans. Nietzsche eut cependant un sursaut sentimental et il écrivit à Mme Cosima pour lui dire « qu'il n'avait rien oublié des jours passés et qu'll partageait sa douleur ».

La rupture ne justifie pas le pamphlet post-mortem où cinq ans après sa mort, il insultait grossièrement son ancien ami ; à l'entendre, c'est un artiste de la décadence, il corrompt votre santé ! Wagner est-il un homme ? N'est-il pas plutôt une maladie ? Il rend malade tout ce qu'il touche. Il a rendu malade la musique. Et il persifle toujours sur le même ton. Il oppose à Wagner Bizet qui le rend fécond.

La volonté de puissance

Nous avons encore deux publications posthumes. « La Volonté de Puissance » est composée de fragments trouvés

après sa mort dans ses papiers. Mme Forster les a disposés, groupés, étiquetés et pourvus de numéros d'ordre de façon à en obtenir deux volumes. Elle ne cèle pas dans sa préface que l'œuvre lui fut difficile.

En effet, ces fragments étaient tantôt mal écrits et raturés, tantôt trop vite écrits. Celui qui n'a pas pris connaissance des manuscrits peut à peine s'en faire une idée. Les ébauches de Nietzsche, mises au point par des surcharges et des ratures, n'ont pu être déchiffrées qu'avec une peine inouïe et la plus stricte exactitude philologique. De plus, certaines notes étaient tracées d'une plume si rapide, les idées se pressant les unes après les autres, que le fil en est souvent interrompu et qu'il fallut interpréter les abréviations de l'auteur.. Ce n'est donc qu'après un examen de plusieurs années et des études de textes, reprises sans cesse, que l'on put établir les copies scrupuleusement exactes et presque sans lacunes qui servent de base à notre travail.

Nietzsche écrivait d'abondance et très rapidement ses œuvres. Les fragments raturés semblent donc être abandonnées par lui parce qu'il n'en était pas satisfait.

L'œuvre comprend :

1° Le Nihilisme Européen.

2° La Critique des Valeurs Supérieures.

3° Le Principe d'une Nouvelle Evaluation.

4° Discipline et Sélection.

Le plan est conforme à la première version de Nietzsche le 17 mars 1887. Mais ensuite il en avait fait trois autres ! De plus la « Généalogie de la Morale », « le CasWagner », « le Crépuscule des Idoles », « l'Antichrétien » étaient des

morceaux séparés de cette œuvre totale et on retrouve dans « La Volonté de Puissance » des fragments qui traitent de ces sujets, et que Nietzsche » avait provisoirement mis de côté.

De tout cela on doit conclure que la « Volonté de Puissance », est, non une œuvre ébauchée, mais une œuvre achevée par la pensée d'un autre. Elle a par suite un faible intérêt au point de vue qui nous occupe.

D'ailleurs, les idées qui y sont développées se retrouvent presque toutes dans les œuvres précédentes : la religion exprime la décadence, de même la philosophie, dans la société prédomine l'instinct de troupeau, etc.

« *Ecce Homo* »

L' « Ecce Homo », journal intime, fut écrit à Turin en trois semaines, entre le 15 octobre et le 4 novembre 1888. Il ne fut publié qu'après la mort de Nietzsche en 1908.

Cette autobiographie est un panégyrique que les Nietzschéens eux-mêmes qualifient d'immodeste, et où en réalité la folie de la paralysie générale éclate à chaque pas. Une mégalomanie excessive se manifeste partout, jusqu'aux en-têtes des chapitres : pourquoi je suis si sage, pourquoi je suis si malin, pourquoi j'écris de si bons livres, pourquoi je suis une fatalité. Elle est prodigieuse.

Pourtant ce livre explique les théories et les idées qui l'ont guidé; ces idées ne sont pas plus incohérentes

qu'avant. Elles sont exprimées avec le summum de brutalité. Voyez notamment la haine de l'allemand : « Partout où atteint l'Allemagne, elle corrompt la culture ». « Je ne crois qu'à la civilisation française, et tout le reste que l'on appelle en Europe la culture me semble un malentendu, pour ne rien dire de la civilisation allemande ». Les pensées sont claires, bien qu'elles choquent.

Dans ce livre se marque plus que dans toutes ses autres œuvres, l'antinomie entre le style, les beautés littéraires aussi grandes que dans les précédentes, et la folie des idées chez le littérateur : la beauté du style disparaît en dernier lieu : habitude de métier.

Quand la démence avait éclaté et que sa prose était trouble et obscure, il composait encore des lieder (Hölderlin, Möbius) et ses lieder paraissaient beaux. Il atteint, peu avant la crise qui nécessite son internement, la plus grande hauteur poétique. Certaines strophes, dit Möbius, sont d'une beauté étonnante. « Ecce Homo » possède en exagéré les qualités et les défauts des autres œuvres de Nietzsche. C'est un livre que doit étudier le psychiâtre : il montre bien l'influence de la paralysie générale sur le génie.

Ses lettres

Sa folie apparaît mieux encore dans ses lettres à de Seydlitz, à Burckardt, à Strindberg, à ses amis. Car il se laisse aller à ses passions et il n'a plus, pour l'entraver, les idées générales qui le dirigent dans ses œuvres.

A la fin elles sont d'une écriture tremblée. On y relève, outre la manie des grandeurs, celle des persécutions. Il signe Nietzsche César, le Crucifié.

Il engage de Seydlitz à aller en pélerinage à Rapallo, « ce lieu sacré où est né le livre des livres, Zarathoustra. » Il lui écrivait : « Entre nous, soit-il dit, il n'est pas impossible que je sois le premier philosophe de ce temps, et que je constitue un lien décisif et mystérieux qui relie l'un à l'autre deux milliers d'années. » Passant par Florence dans l'automne de 1885, il raconte qu'il avait vu un astronome italien qui savait par cœur son « Humain, trop Humain ». Une autre fois, il se demandait « quelle Sibérie assez terrible l'Europe allait pouvoir inventer pour l'y exiler ».

Le 21 juin 1888 il écrit au professeur K. Knortz : « De mon Zarathoustra, je crois à peu près que c'est l'œuvre la plus profonde qui existe en langue allemande ».

Le 27 juillet 1888, il écrit à C. Fuchs : « mais je suis la seule autorité qui existe aujourd'hui. Vous serez le premier à m'accorder celle d'être trouvé comique au delà de toute mesure. »

Le 4 janvier 1889, peu de temps avant son internement, il écrit à Brandès une lettre où il se considère comme le continuateur du Christ et son meilleur ennemi.

Il écrivait encore la même année : « Je suis Ferdinand de Lesseps. Je suis Chambige, je suis Prado. »

Le culte effréné du moi a remplacé l'amour, l'enthousiasme et toute autre religion. Emilie de Villers observe justement : « Quelques penseurs ont cherché l'au-delà et le bonheur dans l'amour pour les autres; Nietzsche

est le seul qui les ait cherchés dans l'amour de soi. » Mais il n'y a trouvé que le néant. Cela commence par le délire des grandeurs. Nietzsche ne veut plus seulement surpasser Wagner ; il veut surpasser tous les philosophes, tous les prophètes et le Christ lui-même. (E. Schuré).

CHAPITRE VI

LA DEMENCE FINALE. SA MORT
L'APOTHEOSE POSTHUME

On a avancé que Nietzsche avait été interné à diverses reprises dans des maisons de santé et « qu'il avait écrit ses œuvres essentielles entre deux séjours dans un établissement d'aliénés » (Max Nordau). Ces on-dit ont été catégoriquement démentis.

La crise finale se produisit en 1890. Un matin il fut pris d'un accès de folie furieuse à Turin, où il passait l'hiver. On le trouva labourant le piano de ses coudes en hurlant un hymne à Dionysos. Son ami Burckardt, appelé en hâte, vint le prendre et le r amener en Allemagne, dans une maison de santé. Il passa ses dernières années dans un état comateux voisin de l'idiotie. Seul, le rythme des vers de Schiller, que lui lisait sa fidèle gardienne, pouvait l'arracher de sa torpeur. Peu avant sa fin, elle essaya de lui faire plaisir en lui disant que, depuis sa maladie, il était devenu célèbre dans le monde entier par ses livres. Il hocha la tête en murmurant : « Ils n'ont rien compris... personne n'a rien compris... » (E. Schuré).

Parfois il chantait, dansait et criait, labourait le piano

avec ses coudes en hurlant sa gloire dionysiaque. Quand on lui montrait les portraits de WAGNER, il n'avait plus de colère, et disait : « Celui-là, je l'ai beaucoup aimé. »

Les premières années d'internement furent cruelles et les dernières plus douces. A sa sœur qui le regardait un jour en pleurant, il dit : « Pourquoi pleures-tu ? Ne sommes-nous pas heureux ? ».

Il mourut gâteux en 1900. Son apothéose allait commencer.

Son apothéose en France

Son apothéose fut surtout remarquable en France. Quand les traductions de Nietzsche par Henri ALBERT commencèrent à s'y répandre vers 1905, on fut charmé de rencontrer un écrivain allemand de haute marque, se déclarant partisan de la culture latine et fouaillant sans pitié les ridicules et la grossièreté de ses compatriotes. Henri HEINE les avait déjà vertement cinglés. Nietzsche, lui, lacérait d'un fouet armé de clous ces orgueilleux qui se croyaient déjà les maîtres du monde et se le partageaient en gloutons dans leurs écrits. Ce piment d'ironie fut le premier appât qui attira le public français vers l'apôtre du surhomme. (E. SCHURÉ).

Les critiques littéraires s'emparèrent de l'œuvre de Nietzsche, la commentèrent, la jugèrent favorablement sans tenir compte de sa maladie. Ainsi FAGUET veut ignorer l'état physique chez ce penseur audacieux et original. ALBERT, son traducteur, les excuse parce qu'il a toujours vécu dans la solitude. SYRIEIX de Villers les

attribue au désaccord entre ses sentiments et son esprit. Pour A. Gide, Nietzsche n'a pas été fou; il s'est fait fou. Pour E. Schuré, la folie de Nietzsche n'eut qu'une cause purement cérébrale et provient uniquement de son atavisme, parce que son père avait eu un succès d'aliénation mentale. Il fut la victime tragique de l'ambition intellectuelle et d'un orgueil spirituel poussés à leurs dernières limites.

J'en passe et des meilleurs. C'est une tâche instructive de relever les appréciations des critiques sur Nietzsche. On voit dans quelles sottises peut tomber un artiste s'il n'est ni psychologue ni médecin, et s'il n'a pas cru devoir collaborer avec eux.

Enfin on a prétexté que l'abus du chloral dû à ses souffrances avait provoqué ses défaillances. Mme Forster (in Zukunft 6 janvier 1900) le dit, et prouve qu'il prit des doses très fortes pour la première fois durant l'hiver 1882-1883. Il en reprit en 1884 et plus tard. On met sur le compte de cette drogue les méfaits de la paralysie générale. On les a encore mis sur le compte de son hérédité (Max Nordau) qui à elle seule aurait été bien insuffisante.

La première cause dans le désaccord entre son âme et son intelligence

« Sa sensibilité subtile était en effet supérieure à son intelligence hautaine et paradoxale. Malheureusement, au cours de sa vie, la seconde prit le dessus sur la première et réussit presque à l'étouffer... au fond Nietzsche,

très sentimental, s'efforce de ne pas l'être et tue dans son âme tout ce qui est générosité et tendresse. Afin de ne pas souffrir, il fait souffrir davantage et souffrira davantage lui-même. Alors il faussera, il détruira sa sensibilité intuitive pour exacerber sa sensibilité passionnelle sous forme de sourde rancœur » (Schuré).

« Il est plus difficile de faire accepter aux hommes une idée vraiment nouvelle que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. Mais il est extrêmement facile de les séduire par une nouvelle attitude. Or, Nietzsche en avait trouvé une. Le ricanement de Voltaire avait fait son temps depuis un siècle, et déjà on commençait à se fatiguer du sourire de Renan. Pour les sceptiques impuissants qui constituaient alors l'immense majorité de nos intellectuels, Nietzsche avait trouvé l'attitude du matamore de l'athéisme » (E. Schuré).

Des lettrés, l'admiration se transmet aux intellectuels. Ils acceptent d'autant mieux ses théories qu'elles flattent leurs passions. Nombre d'égoïstes, d'individualistes, prétendent vivre leur vie. Ils trouvent leurs aspirations éloquemment exprimées par un poète : ils en font leur idole !

Comme il n'y a point de vérité absolue surtout en science sociale, les théories de Nietzsche sont soutenables. N'est-on pas déjà quelque peu son disciple quand on fait un mensonge pieux, quand on traite les altruistes de poires, quand on se défend des importuns, des profiteurs, des paresseux ?

Comme toujours, le disciple ne prend des théories du maitre que ce qui lui agrée; il ne pense pas qu'il faut

être un vrai surhomme; il ne suffit pas de croire qu'on l'est.

Concluons qu'il a eu une action sur la vie intellectuelle et morale des autres pays, notamment en France (1).

Son influence politique en Allemagne

Il devint enfin l'idole des Allemands, surtout parce qu'il célébrait le culte de la force et la nécessité de la guerre. En vérité, ils possédaient, bien avant Nietzsche, cette philosophie qu'ils devaient à leurs victoires, et le cynisme de Bismarck n'avait pas besoin des leçons de Zarathoustra. Mais, par un phénomène de reversibilité fréquent en science sociale, Nietzsche, qui puisa ses dogmes dans son milieu, les imposa fortement à ses compatriotes, en les exposant d'une façon décisive avec un style magique. Ceux-ci d'ailleurs ne prirent des théories de Nietzsche que celles qui leur convenaient, ils ignorèrent celles qui les auraient blâmés. Il en est ainsi pour tous les réformateurs.

« Quand éclata la guerre de 1914 et que les hordes germaniques s'abattirent sur la France aux applaudissements de 93 intellectuels d'outre-Rhin triés sur le volet parmi la fleur des savants, des philosophes, des lettrés,

(1) « Quand Taine recommandait Nietzsche à l'attention de la critique française, il ne se doutait certainement pas du rôle singulier, à la fois brillant et néfaste, que ce négateur des valeurs les plus chères à l'humanité devait jouer dans la vie politique de sa patrie et par contre-coup dans la vie intellectuelle et morale de la France ». (E. Schure).

on s'aperçut alors que les arguments invoqués par les pangermanistes pour justifier leurs horreurs et leurs massacres, leur mépris de tous les droits humains et divins, étaient précisément ceux du fameux surhomme. Quand un Maximilien Harden s'écriait cyniquement dans la plus populaire des revues allemandes : « Si nous sommes vainqueurs, quel tribunal nous jugera ? » c'était l'apothéose de la force brutale érigée en justice suprême, et le rire cynique de l'athéisme triomphant. Si Nietzsche avait encore vécu, lui, l'admirateur de la finesse latine et le contempteur de la lourdeur germanique, il eût été probablement scandalisé des crimes atroces de ceux qui se réclamaient de lui. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a involontairement et inconsciemment fomenté ces crimes. Le pangermanisme, avec ses frénésies et son aveuglement nous apparaît aujourd'hui comme un fruit de la doctrine de Zarathoustra appliqué à toute une nation et monstrueusement gonflé jusqu'au délire (E. Schuré).

Ils partirent ainsi pour faire une guerre fraîche et joyeuse. On sait ce qui en advint. Si on pense que les œuvres d'un paralytique général pesèrent d'un poids même faible en cette catastrophe, on admettra que l'homme se trompe étrangement quand, dans son orgueil, il s'intitule l'Homo Sapiens.

CONCLUSIONS

1. — Nietzsche était probablement un hérédo-syphilitique de père. Il a contracté la syphilis entre 1867 et 1871.

2. — Les premiers signes de la paralysie générale ont été précoces (céphalalgies, hypertrophie du moi, etc.). La maladie a évolué lentement.

3. — On suit les traces de cette aggravation lente dans ses œuvres. On trouve dès le début de la mégalomanie, de l'exagération dans les pensées, des idées excessives, puis dès 1881, à l'époque de la « Gaie Science » et de « Zarathoustra », apparaissent des métaphores inexactes et grossières, des expressions brutales, des contradictions.

4. — Les critiques littéraires divisent la vie de Nietzsche en plusieurs périodes ; celles-ci concordent avec l'évolution de son mal.

Dès la première période dite Wagnérienne, on observe les premières atteintes du mal : céphalalgie, orgueil démesuré, mélancolie.

5. — La deuxième période de 1881 à 1885 est marquée par une rémision de son mal. Nietzsche devient optimiste, et son optimisme se reflète dans ses œuvres. Il écrit d'inspiration très rapidement ses livres les plus importants : c'est alors que sa philosophie devient définitive et que son style change.

6. — Le style qui dans ses premières œuvres, est classique, change avec la « Gaie Science » et « Zarathoustra ». Il emploie des phrases courtes, et ce style est adopté par un grand nombre d'allemands.

D'autre part la beauté du style cache la pauvreté ou la fausseté des idées aux artistes. D'où l'admiration sans bornes que professent les Nietzschéens. Pourtant il y a déjà des indices de folie dans « Zarathoustra ».

7. — De 1885 à 1888, se marque une période de fanatisme (Bernoulli). Les psychiâtres y trouvent, avec une mégalomanie parvenue au summum, la folie des persécutions.

8. — Surviennent ensuite la démence et l'internement en 1890, la mort en 1900.

9. — La philosophie de ce paralytique général a eu une influence profonde sur l'histoire de l'humanité, voire dans la guerre de 1914. Par contre, son génie artiste a eu une influence heureuse sur l'évolution de la littérature allemande.

BIBLIOGRAPHIE

Albert (Henri), directeur. — *Nietzsche, œuvres complètes.* Traduction édition Mercure de France, Paris.

Andler (Charles). — *Nietzsche et Jacob Burckardt. Leur philosophie de l'histoire.*

Andler (Charles). — *Nietzsche, sa vie et sa pensée.* 3 vol. Paris, 1920.

Audrain (J.). — *La syphilis obscure.* Paris 1910.

Audrain (J.).— *L'hérédo-syphilis, facteur du génie.* Paris, Chronique Médicale, 1911, p. 754.

Barbat (V.-J.). — *Nietzsche, tendances et problèmes.* Zurich, 1911.

Berthelot (René). — *Nietzsche,* article de la Grande Encyclopédie.

Bernoulli (C.-A.). — *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche,* 1908.

Ellis (H.). — *Nietzsche in his affirmations.* London 1898.

Genty (Dr). — *Nietzsche, in Aesculape,* Paris, supplément décembre 1903.

Gould (G.-M.). — *The ill health of Fr. Nietzsche.* Montréal 1904.

Goldstein (J.). — *The keynote to the works of Nietzsche.* London and Edimbourgh, 1902.

GOURMONT (R. de). — *Promenades littéraires. Nietzsche et l'amour.* Paris.

IRELAND (W.-W.). — *Fr. Nietzsche. a study in mental pathology.* J. Ment. Sc., London, 1901.

LEVY (Albert). — *Stirner et Nietzsche*, Thèse pour le doctorat ès lettres. Paris, 1904.

LICHTENBERGER (Henri). — *La philosophie de Nietzsche.* 12e édition. Paris, 1923.

MOEBIUS. — *Ueber das Pathologische bei Nietzsche.* Wiesbaden 1902. Nouvelle édition Leipzig 1904.

NIETZSCHE (Fr.). — *Gesammelte Briefe herausgegeben von Elisabeth Forster-Nietzsche und Peter Gast.* 3e Auflage, Leipzig, 1902-1909 (7 vol.).

NIETZSCHE (Fr.). — *Nietzsche's Briefe an Peter Gast.* Leipzig 1908.

NORDAU (Max). — *Fr. Nietzsche in « Degenerescence ».* Paris, 1894, p. 307.

PEYROUX (d'Elbeuf). — *Frédéric Nietzsche, paralytique général.* La Chronique Médicale, Paris, 1er août 1911, p. 481.

REGNAULT (Dr Félix). — *Paralysie générale et génie.* Avenir Médical Illustré, Paris, 1907, p. 139.

REGNAULT (Dr Félix). — *Le cas de Nietzsche.* Revue Moderne de Médecine et de Chirurgie, août 1927, p. 228.

SYRIEIX de VILLERS. — *La faillite du Surhomme et la psychologie de Nietzsche.* Paris, 1920.

STEINER.— *Fr. Nietzsche's Persönlichkeit und die Psychopathologie.* Wiener Klinische Rundschau, 1900, p. 738.

Steiner. — *Die Philosophie Fr. Nietzsche's als Psychopathologisches Problem.* Wiener Klinische Rundschau, 1900, p. 598, et Revue de Psychologie Clinique et Thérapeutique. Paris, 1900, pp. 235, 305, 342, 367.

Strecker. — *Lettres de Nietzsche à Strindberg.* La Revue (ancienne Revue des Revues), 1er avril 1913.

Tilly (M.). — *The philosophy of Fr. Nietzsche.* Popular Scientific Monthly, New-York, 1905, p. 707.